

XYZ. La revue de la nouvelle

Mini nouvelles, maxi recueil

Régis Jauffret, *Microfictions 2018*, Paris, Gallimard, 2018, 1021 p.

Jean-Pierre April



Number 137, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90684ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

April, J.-P. (2019). Review of [Mini nouvelles, maxi recueil / Régis Jauffret, *Microfictions 2018*, Paris, Gallimard, 2018, 1021 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (137), 75–79.

Mini nouvelles, maxi recueil

Régis Jauffret, *Microfictions 2018*, Paris, Gallimard, 2018, 1021 p.

DANS LE DOMAINE DE LA NOUVELLE LITTÉRAIRE, l'ultra-court serait-il tendance ? Depuis quelques décennies, on publie de courtes fictions en faisant valoir expressément leur extrême brièveté. Au Québec, des revues littéraires ont pu déclencher cette effervescence du très bref avec des numéros consacrés aux microfictions, ce qui a impulsé la participation de nombreux écrivains. Je pense à *Requiem* n° 13 (1977), *Imagine...* n° 16 (1983), *XYZ. La revue de la nouvelle*, qui regroupe des nouvelles d'une page dans les numéros 11 (1987), 28, 61, 116 et 137. Par ailleurs, à ma connaissance, les seuls auteurs de fiction qui ont pratiqué systématiquement l'ultra-bref sont Jacques Sternberg et Fredric Brown.



Depuis quelque temps, des écrivains amateurs échangent des micronouvelles sur le Net, en particulier à <https://short-edition.com/fr/categorie/tres-tres-court>. À quoi correspond cet attrait ? Sans doute à un zeitgeist qui favorise le bref et la vitesse. Dans le domaine culturel : pubs, clips, tweets. Il y a même des études savantes en twittérature. Pas surprenant que *Courrier international* nous apprenne dernièrement que « les distributeurs automatiques de nouvelles de la start-up grenobloise Short Edition connaissent un franc succès outre-Atlantique ». L'entreprise, qui se présente comme « éditeur communautaire de littérature courte », a répandu quelques dizaines de machines distributrices de minifictions à travers les États-Unis. Autre indice de la popularité des nouvelles brèves, Régis Jauffret vient de remporter le prix Goncourt de la nouvelle avec des textes d'une page et demie.

Jauffret est un géant de la microlittérature. Il publie chez Gallimard 500 mini nouvelles dans un livre de 1021 pages et de 4,5 cm d'épaisseur, *Microfictions* 2018, lesquelles nouvelles s'ajoutent aux cinq cents autres nouvelles contenues dans *Microfictions*, publié en 2007. À force d'accumuler du petit, on aboutit à de l'hénaurme. Particularité incongrue et discutable de ces deux recueils de nouvelles tout à fait indépendantes, la couverture des livres les qualifie de « roman » !

D'emblée, dès les premières lignes, on comprend pourquoi cet auteur de vingt-quatre livres a publié chez Gallimard, Denoël, Julliard et au Seuil, et pourquoi il a remporté de nombreux prix littéraires. Son écriture procure tout simplement un pur plaisir. Dense et souple, précise comme un scalpel, bellement insidieuse, *ironicool*, cette écriture sans failles nous amène là où on ne s'y attend pas, dans des récits qui dévient parfois étonnamment de la ligne directrice qu'on pouvait leur prêter en cours de lecture. Jauffret est un sacré sportif : il feinte, déjoue, éblouit, puis il frappe fort et marque à tout coup.

Voici trois nouvelles choisies au hasard. Dans « Candy Crush Saga », une fillette découvre une vidéo porno de son père : « Pourquoi sur ton écran il y a des fesses ? » Ce père commet des gestes obscènes sur le Net, on le fait chanter, il ne peut plus payer, on diffuse une vidéo compromettante. Finalement, il prend une chambre d'hôtel « au-dessus des nuages » et se jette au sol « comme un seau de honte ». *Ayoye* ! D'accord, il n'y a pas de nuances. Et alors ? La porno manque sûrement de nuances quand on joue dans le film malgré soi.

« Frôler la mort de temps en temps » présente la cruauté du mâle possessif envers une femme victimisée à outrance. Ouf ! Là où une fiction languette diluerait la violence de la situation, le microrécit de Jauffret *fesse dans le dash*. Au fond, une chance que c'est bref : ça fait mal moins longtemps.

Dans « Poisson pané », une femme propose à son mari de tuer le père de celui-ci. Question d'hériter. Le mari hésite, il ne veut plus. Courroucée, elle abat le vieil homme. Quel

froussard, ce mari, incapable de tuer son père ! Nous assistons ici à la torsion de la morale. Jauffret sait comment nous chambouler.

Plusieurs textes reposent sur des coups bas, des crimes sordides, des victimes consentantes, et d'autres récits tournent court, souvent à cause d'un infarctus ou d'un suicide. Sauf dans une seule nouvelle où l'amour entre deux personnages âgés traverse le temps comme un exploit, on n'y voit que des couples malheureux, qui se trompent ou qui rompent. Parfois, c'est la grisaille d'une destinée sans zeste, condamnée à la petitesse. Éprouvante, cette vive attention de Jauffret portée à la *quétainerie* de la vie. Mais pourquoi faudrait-il que les fictions soient toujours palpitantes si la réalité l'est si peu souvent ?

Littérature grise, néanmoins littérature qui grise. Le gris fond le blanc et le noir, Jauffret les confronte. Ça donne du gris éclaté. Quelle tristesse douloureuse ! Qu'est-ce qui peut bien amener cet auteur à regarder de près, si souvent, les inégalités et les tiraillements des rapports humains ? Je suppose qu'il faut beaucoup aimer, et souffrir, pour se consacrer à révéler sans répit l'absurdité des destins.

Il y a là des rebondissements incongrus, des mollassons énergiques, des interactions impétueuses. De riches destins se déroulent comme par enchantement. Malgré la densité des événements, aucune impression de raccourci ou de brusquerie. Le lecteur est séduit par une narration fluide. On est déstabilisé en douce. Cet écrivain est un prestidigitateur.

Et maintenant, comment parler des caractéristiques formelles de cinq cents récits ? L'auteur ne nous propose sûrement pas une telle somme de fictions pour qu'on les réduise à certaines particularités. Je dois pourtant m'y risquer.

Premier aspect formel, plutôt inattendu : contrairement à de nombreux nouvelliers, Jauffret ne se limite pas à un instant isolé, à un ou deux personnages, encore moins à une atmosphère ambiguë qui tiendrait du flou artistique. Ses récits sont nets, réalistes et généreux ; ils relatent souvent toute une vie dans un milieu effervescent. On pourrait

penser à des résumés de romans, mais sans avoir l'impression d'un condensé. Les thèmes, sombres et scabreux, pourraient générer un « roman dur » à la Simenon, auteur que Jauffret évoque au passage. Sauf que, malgré la tragédie, l'humour nous désarçonne. Humour noir foncé, ça va de soi.

Autre caractéristique formelle, Jauffret parsème ses textes d'extraits de dialogue qui mettent en relief une réplique isolée, parfois sortie de nulle part, à telle enseigne que le personnage donne l'impression de se tourner vers le lecteur pour s'adresser directement à lui. Résultat ? Un coup de fouet, qui relance l'attention.

Autre particularité : le choix des titres. La plupart du temps, il s'agit d'un extrait insolite du texte. J'ai d'abord pensé que l'auteur voulait attirer notre attention sur un détail significatif qui risquait de passer inaperçu. Mais non, le détail s'avère très peu instructif. Puis j'ai cru que Jauffret s'amusait à nous dérouter en annonçant un parcours par un mauvais panneau de signalisation. À la longue, j'ai plutôt pensé à une certaine facilité, un tic, une coquetterie. Au mieux, le titre proposerait une miette quelconque, comme si la nouvelle était constituée de particules aléatoires, peu importe celle que l'auteur présente en premier dans un titre.

J'allais oublier, tellement c'est ici omniprésent et fort répandu chez les nouvelliers contemporains : toutes ces nouvelles sont écrites au « je », individualisme oblige, surtout à l'ère du selfie. Pourtant, ces narrateurs fort divers s'expriment de la même façon, ordinaire, sans argot, avec quelques touches littéraires.

En fin de compte, quelle image de la France nous proposent ces nouvelles ? Ici, pas de migrants, de drogués, de footballeurs, de Noirs, de transgenres, de SDF, d'Arabes, de paysans, de touristes, de racistes ou d'intégristes. Rien que des bourgeois, des salariés, des combinards et des chômeurs. Beaucoup de machos, pas de féministes. En vedette : le petit peuple et la famille où les enfants détestables, souvent nombreux, récoltent de multiples torgnoles. Ne cherchez pas de la techno, du Viagra, des jeux vidéo, des G-strings, des restos

rapides, des chirurgies esthétiques ou des courriels haineux. Bien sûr, l'auteur n'est pas tenu de présenter ce qui est d'actualité, même en cinq cents récits. Mais on pourrait se croire dans une France du siècle passé.

Au programme: handicapés, obèses, ratés, putes, frustrés, violents, divorcés, abuseurs, cocus, masturbateurs et maniaques sexuels en tout genre. Rien de sensuel ni de confortable. Aucun personnage engagé ou altruiste. Place aux bernés, aux insatisfaits, aux déprimés.

En définitive, bien que la facture de ces nouvelles soit brillante, il serait préférable de les parcourir à petites doses, pour mieux digérer les nombreux drames qu'elles relatent.

Jean-Pierre April

L'apaisement

Simon Brousseau, *Synapses*, Montréal, Cheval d'août, 2016, 115 p.

Simon Brousseau, *Les fins heureuses*, Montréal, Cheval d'août, 2018, 204 p.

AVEC SON PREMIER LIVRE, *Synapses*, Simon Brousseau donnait à la nouvelle brève une véritable ampleur: formés d'une phrase s'étendant en un paragraphe d'une quinzaine de lignes, ses textes réussissaient à ficeler une trame — bien que minimale — et à répéter l'expérience sur plus de cent pages, à raison de deux nouvelles par page... L'exercice avait de quoi impressionner. Exercice, voilà un terme réducteur: en vérité, Brousseau façonne un genre, à mi-chemin entre la nouvelle et la maxime. Chaque phrase se déploie sur une situation initiale qui peut également servir de présupposé: «Quand vous avez commencé à vous fréquenter ton mari et toi, vous buviez chaque fois que vous vous voyiez, et tu regrettes de l'admettre, mais l'homme que tu aimes, c'était cet homme saoul, infiniment plus rieur et affectueux que le professionnel un peu terne avec qui tu cohabites [...].» (p. 76) Ce présupposé se dénoue ensuite sur une situation

